



Les temps de la ville : nouveaux conflits, nouvelles frontières

Luc Gwiazdzinski

► **To cite this version:**

Luc Gwiazdzinski. Les temps de la ville : nouveaux conflits, nouvelles frontières. *Anthropos. Villes et frontières*, anthropos, p.195-212, 2002, Villes. halshs-00700791

HAL Id: halshs-00700791

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00700791>

Submitted on 23 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les temps de la ville : nouveaux conflits, nouvelles frontières

Luc GWIAZDZINSKI

La limite temporelle entre le jour et la nuit a été peu étudiée jusqu'à présent. Elle semble avoir des implications à la fois sur les sociétés et sur l'espace, d'autant plus que l'animation nocturne est considérée comme un facteur de dynamisme de nos cités. Pourtant les activités diurnes et nocturnes ne rassemblent pas forcément les mêmes populations et investissent des lieux différents dans la ville. Comment cette limite temporelle s'inscrit-elle dans un espace urbain ?

Les frontières qui nous intéressent sont celles qui existent et se créent au cœur même de nos villes. Nous formulons l'hypothèse qu'entre le temps international des marchands et le temps local des résidents, entre la ville en continu de l'économie et la ville circadienne du social, entre les lieux des flux et les lieux des stocks, des tensions existent, des conflits éclatent, des frontières s'érigent. La nuit est particulièrement propice à l'apparition de ces phénomènes : la ville qui travaille, la ville qui dort et la ville qui s'amuse ne font pas toujours bon ménage. Dans cet espace temps encore peu exploré, où les notions de liberté et de sécurité sont essentielles, la dialectique ouverture-fermeture permet une relecture dichotomique de la ville. À partir d'une analyse menée à l'échelle de la ville de Strasbourg, d'autres centralités, d'autres limites, d'autres conflits, d'autres frontières sont mises en évidence. Cet exposé est l'occasion d'une exploration de la nuit urbaine à travers la métaphore ¹ de la frontière. On oublie trop souvent que la ville, comme l'organisme humain, a une existence rythmée par l'alternance jour-nuit. On connaît, on étudie la ville diurne, on s'occupe peu de la ville nocturne. On pourrait la négliger prétextant que la « nuit » véritable (quand tout le monde dort) ne représente souvent que le quart d'une journée complète. Dans nos régions cependant, le « non-jour », pendant lequel l'éclair-

1. « Procédé de langage qui consiste à employer un terme concret dans un contexte abstrait par substitution analogique, sans qu'il y ait d'élément introduisant formellement une comparaison », Petit Robert.

rage est nécessaire, peut atteindre les deux tiers d'une journée, de 16 heures 30 à 8 heures 30. C'est pourquoi les géographes ne doivent plus limiter leur champ d'investigation à la seule période diurne.

Éléments de définition

Avant toute chose, examinons les termes essentiels de cette proposition : temps, ville, conflits et frontière. Tout d'abord le temps. Dimension essentielle de notre existence, c'est pourtant une notion bien difficile à appréhender. Comme Saint-Augustin, nous avons tous le sentiment de comprendre ce qu'est le temps jusqu'à ce qu'on nous demande de l'expliquer. Il paraît bien difficile de dépasser ce stade et de telles références invitent à la modestie. La ville ensuite. À son sujet, nous préférons suivre les recommandations de Georges Perec (1974) : « *Ne pas essayer trop vite de trouver une définition de la ville, c'est beaucoup trop gros, on a toutes les chances de se tromper* ». Depuis ces sages propos, il apparaît en effet de plus en plus difficile de cerner cet « *être urbain sans lieux ni bornes* » (Weber, 1964), cette « *espèce d'espace* » devenu le cadre de vie de neuf Français sur dix et d'un habitant de la planète sur deux.

Au-delà de la tentative de définition de ces deux termes, la richesse peut venir du croisement de l'espace et du temps, de la ville et du temps. Il est assez banal d'évoquer ces relations espace-temps de façon philosophique ou par rapport à la physique. Par contre, l'approche urbaine en termes d'espace-temps est beaucoup plus rare. La dimension temporelle a longtemps été oubliée bien qu'elle constitue un aspect essentiel de la dynamique urbaine et renvoie à l'homme, à l'habitant, au citoyen, au citadin, au vécu et à ses aspirations. De telles approches urbaines restent rares et les recherches sur le temps urbain ne sont pas plus avancées en France que dans le reste de l'Europe. Quand elles existent, « *elles demeurent circonscrites à leur propre objet dans une perspective monodisciplinaire : le temps de travail, le temps de loisir, le temps de la famille, le temps de l'éducation, etc.* » (Boulin, 1998). Seuls quelques géographes ont ouvert la voie dans les années 60 (Moles, Rohmer, 1978). Ces pionniers de la *Time Geography* en Suède ont constitué la vie quotidienne en enjeu des politiques sociales à partir d'une démarche qui articule de façon étroite le temps et l'espace. L'un d'entre eux, T. Hägerstrand (1973), a notamment orienté ses recherches sur les budgets espace-temps. Longtemps négligée, la dimension temporelle fait aujourd'hui l'objet de nouvelles recherches (Lepetit, Pumain, 1993). On assiste à un regain d'intérêt pour l'analyse des temps de

la ville, notamment à travers différentes expérimentations en cours dans plusieurs cités européennes et tout particulièrement en Italie, notamment à Milano, Pesaro, Bolzano ou Crémone. Le programme de prospective de la DATAR 2000-2002 prend en compte pour la première fois cette dimension temporelle à travers les travaux de réflexion « Temps et Territoires ». Ce relatif manque d'intérêt pour les temps de la ville est surprenant tant ce domaine paraît riche de promesses. Aux deux questions fondamentales de la géographie (où ? Pourquoi ?), on doit en ajouter une autre : à quelle heure ? C'est à ce moment précis que tout devient plus complexe. La pensée peine à jongler avec toutes ces dimensions et le cartographe s'interroge sur les représentations possibles. Il est difficile de fixer des images. On doit faire l'effort – que font par exemple les architectes – d'imaginer la ville comme un être à quatre dimensions, ou comme le labyrinthe proposé par Abraham Moles (1978), dans lequel l'individu se déplace selon des lignes fixées à l'avance à la fois dans le temps (t) et dans l'espace (x, y, z). L'opération devient encore plus délicate car c'est un labyrinthe qui se transforme et se recompose continuellement. En effet, si la matérialité urbaine, cette carapace artificielle de l'homme, reste inchangée, l'environnement évolue en permanence. Certains espaces s'animent, d'autres s'éteignent, certains se vident alors que d'autres s'emplissent, certains ouvrent alors que d'autres – à l'image des « *Cités sans nuit* » du cinéaste japonais Akiro Kurosawa, fonctionnent en continu. Des populations, des individus se succèdent, définissant des rythmes différents et obéissant à des temporalités diverses, difficiles à articuler. En clair, cette approche multidimensionnelle est l'occasion de réapprendre à « *habiter le temps* » selon la belle expression de Jean-Marie Djibaou. La ville moderne, « *en mauvais terme avec la durée* » (Chesnaux, 1996, p.67) est le lieu idéal de cette réconciliation, de cette régulation de l'espace et du temps.

Il reste à définir deux termes de la proposition qui sont intimement mêlés : frontière et conflit. Alors que les hommes sont de plus en plus mobiles et que de nombreux « murs » sont tombés, il semble que l'on n'ait jamais autant parlé de frontière qu'aujourd'hui. Chaque jour, de nouveaux processus sont à l'œuvre pour découper l'espace géographique et créer de nouvelles frontières. Les seules frontières terrestres entre États représenteraient un total de 226 000 kilomètres (Foucher, 1991). On est loin du monde sans frontière rêvé par Montesquieu et par de nombreux utopistes humanistes du XX^e siècle, constate Antoine S. Bailly (1997). Nous n'utiliserons pas ici le terme de frontière dans cette acception politique ou administrative classique. Nous l'emploierons dans son autre acception, au

sens américain de « front pionnier » c'est-à-dire « *la limite atteinte par la mise en valeur, l'avancée des défricheurs, des colons qui viennent établir une colonie sur des terres jusque-là vides ou peu peuplées* » (Brunet, 1992). Cette notion évoque plutôt l'ouverture, la créativité que la fermeture qui est généralement associée à l'idée de frontière en français. Il s'agit de « *nouveaux espaces* », « *d'espaces pionniers* » ou de « *fronts* » qui avancent dans l'inconnu. En ce sens, « *la frontière est un front où l'on affronte non les voisins mais l'inconnu, bien différent de la frontière politique qui borne le pays (en anglais « boundary », en allemand « Grenze », termes qui signifient seulement la limite)* » (Brunet, 1992). Ne s'agissant pas d'armée, le front est l'expression d'une dynamique qui bouscule les ordres établis, plus que d'un véritable affrontement. Les fronts qui progressent sur des espaces encore en friche se marquent par une intensification de l'occupation humaine. Ils se dotent de modes d'organisation particuliers. Des populations originales s'y déploient, qui mêlent des ambitieux, des aventuriers et des spéculateurs.

La mythologie de l'ouest américain a donné au mot un contenu économique, social et culturel qui, d'après Armand Frémont (1976), implique à la fois une conquête, des conflits, une discontinuité et un mouvement. Le front est rarement linéaire et ressemble plus à une frange qu'à une ligne. Toujours d'après Armand Frémont (1976), « *la conquête de l'ouest s'était accompagnée d'une implacable conquête de l'espace. Les westerns heureux s'achèvent souvent par la construction d'une maison, le déboisement, l'édification de clôtures (...)* L'ordre de la nouvelle société, incompatible avec les conceptions précédentes, se manifeste par le nouvel ordre de l'espace qui à toutes les échelles applique sa trame de voies ferrées, de routes et de chemins, de frontières d'États, de circonscriptions, de clôtures de propriétés, de villes, de villages et de maisons ». Nous verrons jusqu'où suivre cette analogie. Le terme de « *finisterre* », évoqué par A. Bailly (1997), évoque bien ce mythe de la frontière. Frontière « *terre-mer* », « *montagne-plaine* » que les ruées vers l'ouest ont tenté de traverser. Le « *finisterre* » est à la fois un bout du monde et un horizon, une ligne et l'infini. De ce contact naît un milieu de vie complexe de transition. Il marque aussi la fin de l'expansion des ruées humaines. C'est l'occident, le lieu où le soleil se couche. Chaque cap à l'ouest de l'Europe marque la fin d'un pays. On le visite, on y regarde l'horizon, image de l'infini. Rêve et réalité se mélangent dans ces lieux mythiques, devenus souvent parcs naturels ou sites protégés, « *espaces où la terre retrouve sa communion avec le temps* » (Bailly, 1997).

Le terme de conflit doit également être explicité. Lieu de rassemblement et lieu de différenciation, la ville est l'espace des conflits par excellence entre groupes et individus différents. Le mot est utilisé pour désigner des notions fort variées : désaccord, antagonisme, discorde, lutte, opposition, tiraillement, conflagration, guerre. Ces termes ne sont pourtant pas tous synonymes. En latin, *conflictus* signifie affrontement, heurt (de *confligere*, « heurter »). C'est le résultat de l'interférence entre forces opposées, qu'il s'agisse de divergence de besoins, d'intérêts ou de valeurs. Plus simplement, on peut dire que le mot « conflit » exprime un désaccord entre deux ou plusieurs parties, personnes ou groupes, lorsque ce désaccord est vécu par l'une ou l'autre des parties comme un rapport de force. Le sens courant, le plus ancien, est plutôt négatif et lié à une certaine violence et à un certain échec. Ultérieurement, le conflit a pris le sens juridique de contestation. Pour compléter cette énumération, il convient d'ajouter les notions de « tension » et de « crise » qui apportent des références à la fois physiques (un conflit met en jeu beaucoup d'énergie) et biologiques (ensemble des réactions du corps humain provoquées par un conflit). La langue chinoise souligne d'ailleurs l'ambivalence du mot : les caractères qui s'opposent signifient à la fois « danger » et « opportunité », exprimant nettement la dualité, le fait que le conflit peut être destructeur ou constructif. Dans notre propos, nous utiliserons le terme de conflit au sens classique de confrontation, sans connotation positive ou négative mais comme révélateur d'une conquête spatiale et temporelle. Dans l'espace urbain, les conflits marquent les zones de contact permettant à l'observateur de repérer la « ligne de front », les avancées, les résistances ou les replis situés aussi bien dans l'espace que dans le temps.

De la frontière au front pionnier

Si nous avons choisi d'utiliser les termes de front pionnier ou de frontière, c'est que quelque chose restait à conquérir, à explorer. Par-delà les marges du monde, l'homme n'a eu de cesse de repousser les limites du monde connu, de domestiquer la nature, d'étendre son emprise sur l'ensemble de la planète. Dans cette conquête du système monde aujourd'hui à peu près achevée, il reste un espace-temps finalement peu investi par l'activité humaine, une dernière frontière, un monde intérieur à explorer : la nuit urbaine. Comme le souligne Roger Brunet, le système monde a horreur du vide.

Nous avons formulé l'hypothèse – vérifiée sur Strasbourg – que l'Homme était parti à sa conquête et que cette colonisation du temps nocturne se faisait un peu à la manière de la conquête de l'Ouest ou

des derniers fronts pionniers d'Amazonie, de Kalimantan, de Nouvelle-Guinée ou de Sibérie.

Un espace encore largement en friche

En cette fin de siècle, à l'ère des satellites où tout paraît cartographié et analysé, la nuit urbaine n'a pas encore livré tous ses secrets aux explorateurs qui se proposent de l'aborder. Nous présentons la nuit non comme un repoussoir, un territoire livré aux représentations et aux fantasmes, mais comme un espace de projets, une nouvelle frontière pour le chercheur et pour l'Homme du XXI^e siècle. L'espace public est beaucoup moins peuplé la nuit que le jour. Si la nuit a inspiré des chantres aussi talentueux que Novalis ou Paul Morand, ou servi de cadre aux dérivés de Richard Bohringer (1988), rares sont les chercheurs qui aient trouvé le sujet digne d'intérêt. Mis à part le travail pionnier d'Anne Cauquelin (1977), la littérature scientifique reste bien muette. Ce drôle d'oubli vaut également pour les édiles et les techniciens de nos agglomérations. À Strasbourg comme ailleurs, la période nocturne est absente des réflexions de prospective ou d'aménagement du territoire ou limitée aux aspects nuisances et éclairage public. On peut donc bien se risquer à évoquer la nuit urbaine en tant que friche ou nouvelle frontière.

Une discontinuité temporelle

La nuit a longtemps été considérée comme une discontinuité, le temps des ténèbres et de l'obscurité, celui du sommeil. Par extension, la nuit, symbolisée par le couvre-feu, l'arrêt de toute activité, la fermeture des portes de la cité fut longtemps considérée comme le temps du repos social. Elle est longtemps restée une inconnue, un « *finisterre* » contre lequel est venue buter l'ambition des hommes, un espace-temps en friche qui suscite aujourd'hui quelques appétits. Entre nuit noire et nuit blanche, le mot est porteur d'ambiguïté. Cet « *autre côté de la ville* » a beaucoup inspiré les poètes en quête de liberté. La nuit a longtemps servi de refuge aux malfaiteurs et a inquiété le pouvoir qui a constamment cherché à la contrôler.

Une conquête progressive

Progressivement, cet espace-temps a été conquis par les activités humaines. Cherchant perpétuellement à s'émanciper des rythmes naturels, l'Homme a peu à peu artificialisé la vie urbaine. Dans cette conquête de la nuit urbaine, la généralisation de l'éclairage public

(huile, gaz, électricité) a joué un rôle fondamental rendant possible le développement des activités et des animations et entraînant l'apparition d'un espace public ou collectif nocturne dans le sens proposé par Michel de Sablet (1988) d'« *espaces constitués par l'ensemble des lieux ouverts à tous (...). Ce sont à la fois des espaces formels, espaces en creux, définis par les bâtiments qui les bordent et des espaces de vie et de socialisation où se déroulent les activités propres à la vie collective d'une ville* ».

Aujourd'hui, le front progresse et cette conquête semble s'accélérer sous l'effet de plusieurs phénomènes parmi lesquels : l'individualisation des comportements et l'abandon progressif des grands rythmes industriels et tertiaires qui scandaient la société ; la généralisation de la société urbaine ; la tertiarisation de l'économie et des emplois et une moins grande pénibilité physique du travail ; la mise en réseau à l'échelle planétaire qui permet de rester en liaison avec les endroits de la terre où on ne dort pas ; une synchronisation progressive des activités et l'apparition d'un temps global ; l'évolution de la demande des individus qui veulent souvent tout, tout de suite, partout et sans effort et la mise en compétition des métropoles sur des critères de qualité de vie où la question de l'animation et des loisirs nocturnes devient essentielle. Cette conquête semble avoir démarré plus tôt aux États-Unis où drugstores, supermarchés et même cours de justice fonctionnent la nuit et au Japon, où les services ouverts 24h/24 sont fréquents. Elle est aujourd'hui sensible dans de nombreuses villes européennes où le front avance à la fois dans l'espace et dans le temps.

Une progression inégale dans le temps et dans l'espace

Le front avance dans le temps et progressivement, nous nous démarquons des rythmes naturels. Les horaires d'été nous permettent de profiter plus longtemps de l'espace public urbain et d'en apprécier les charmes nocturnes. L'éclairage public se généralise et sa fonction change progressivement, passant de la sécurité à l'agrément. Les sons et lumières et les illuminations de bâtiments se multiplient. Les entreprises industrielles fonctionnent en continu pour rentabiliser les équipements et dans la plupart des secteurs le travail de nuit se banalise. Les transports publics fonctionnent de plus en plus tard. De nombreuses activités décalent leurs horaires vers le soir. Les nocturnes commerciales sont de plus en plus nombreuses. L'offre de loisirs nocturnes se développe et une véritable économie de la nuit apparaît notamment dans les villes touristiques et universitaires. Les distributeurs automatiques se multiplient (banques, sta-

tions services, cassettes, pain et bientôt repas), autorisant une pratique continue sans surcoût. Les soirées festives démarrent de plus en plus tard. A New York, se mettent même en place des lieux de jour tellement les rythmes sont décalés. Le couvre-feu médiatique est terminé : il y a longtemps déjà que radios et télévisions fonctionnent en continu et depuis quelques années, après le minitel, Internet permet de surfer toute la nuit. Conséquence ou cause de ces évolutions, même les rythmes biologiques semblent bouleversés. Depuis la guerre, le cycle de sommeil du citadin a subi un décalage d'environ deux heures. Aujourd'hui les Français s'endorment en moyenne à 23 heures au lieu de 21 heures il y a cinquante ans. Conséquence de cette progression régulière, nous avons pu montrer sur Strasbourg (L. Gwiazdzinski, 1998) que la nuit urbaine, définie comme la période où les activités sont très réduites, se limite aujourd'hui, à une tranche horaire de 1 heure 30 à 4 heures 30 du matin.

Le front progresse également dans l'espace de façon discontinue :

- des zones centrales réservées aux loisirs nocturnes se sont développées dans les cœurs anciens des cités ;
- des zones périphériques concurrentes s'organisent progressivement à l'extérieur, sur les franges urbaines où multiplexes et discothèques se multiplient ;
- des points automatiques en continu s'installent partout, proposant de plus en plus de services ;
- des espaces de flux internationaux, autoroutes, voies ferrées ou aéroports se développent également.

Une nouvelle géographie

C'est un peu l'image de l'archipel qui s'impose lorsque l'on imagine la géographie de la nuit urbaine. Le front n'est ni régulier, ni continu, que ce soit à l'échelle de la ville ou du réseau urbain. Il présente des avants postes, des points d'appui, des bastions de temps continu mais aussi des poches de résistance où les habitants tiennent à leurs rythmes de vie classiques et des zones de repli où la résistance a gagné. Si l'on n'y veillait pas, cette situation pourrait entraîner l'apparition de nouvelles disparités entre quartiers et entre villes à l'offre nocturne contrastée. Elle pourrait également entraîner l'apparition de nombreux conflits. Dans cet espace-temps, cohabitent différents types d'activités :

- des activités spécifiques liées aux loisirs comme le théâtre, l'opéra ou le cinéma en soirée ou les discothèques, les bars, bars à hôtesse, la nuit ;

– des activités de jour qui gagnent la nuit comme le transport de marchandises, l'industrie ou la restauration.

Pour quelques heures, une nouvelle géographie de l'activité se met en place installant une partition de l'espace urbain :

- une ville qui dort (banlieues, zones industrielles...);
- une ville qui travaille en continu (industrie, hôpitaux...);
- une ville qui s'amuse (centre-ville et périphérie);
- une ville vide, simple coquille pour les activités de la ville de jour (bureaux, centres commerciaux...).

Des centralités nocturnes se dégagent, souvent différentes des centralités diurnes. Les pôles attractifs du jour ne sont pas automatiquement ceux de nuit. C'est entre ces espaces aux fonctions différentes, aux utilisations contrastées qu'apparaissent tensions et conflits qui permettent à l'observateur de repérer la ou les lignes de front.

Lignes de front, zones de frictions

Témoins de ces évolutions, les tensions et conflits se multiplient dans la ville nocturne. Ce front progresse de façon irrégulière. L'économie impose ses lois. Mais la résistance s'organise. On peut identifier deux attitudes et deux figures principales de l'opposant :

– celle de « *l'indien* », habitant depuis longtemps cet espace-temps peu peuplé et s'inquiétant de l'arrivée de nouvelles populations : c'est la figure du vrai noctambule, jaloux de sa maîtresse. Il forme avec ses amis un groupe qui nomadise d'un lieu – d'une oasis – à l'autre avec ses codes et ses rites sans trop de relations avec le reste de la population.

– celle de « *l'ordre* », des autorités locales et de l'État qui, sous la pression d'une partie de la population va tenter de réguler et d'organiser les choses à défaut de toujours pouvoir les anticiper. Strasbourg est particulièrement sensible à ces conflits. Nous avons choisi d'en retenir trois pour illustrer notre propos, caractéristiques d'espaces différents : les franges de l'agglomération, le centre-ville et les quartiers périphériques.

Conflits entre la ville circadienne et la ville en continu temporel en périphérie

Le premier de ces conflits est situé en périphérie urbaine. Haute-ment symbolique, il est relatif au projet d'implantation du transporteur DHL sur l'aéroport de Strasbourg-Entzheim. Le conflit a opposé les riverains de l'aéroport qui souhaitaient conserver un rythme naturel jour-nuit en évitant les nuisances nocturnes et le

transporteur dont l'activité internationalisée nécessite un fonctionnement en continu 24 heures sur 24. Cette affaire fortement médiatisée s'est soldée par un retrait du projet. Elle est l'exemple type d'un conflit *entre la ville qui dort et la ville qui travaille*, un conflit entre un *temps local* (le temps de la ville circadienne) et un *temps international* (de l'économie), un conflit entre un *espace de flux* (l'aéroport) et un *espace de stock* (le quartier résidentiel).

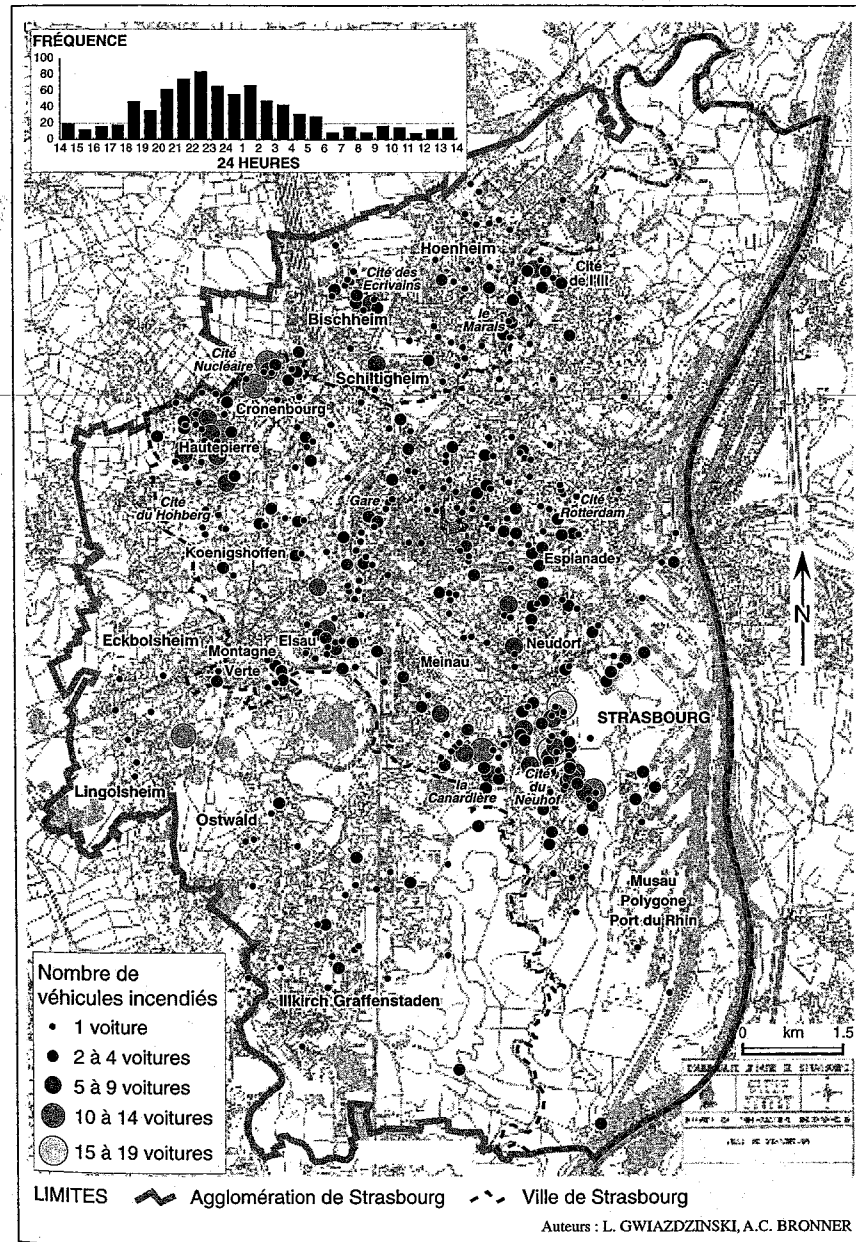
Conflits entre la ville circadienne et la ville qui s'amuse au centre-ville

Le second type de conflit choisi est relatif aux nuisances sonores et concerne plutôt le centre-ville. Il s'agit de la confrontation entre les résidents de ces quartiers soucieux de leur tranquillité et les consommateurs bruyants des bars, des lieux de nuit et des terrasses qui se multiplient, symboles de l'émergence d'un espace public nocturne. Il oppose *la ville qui dort* à *la ville qui s'amuse*. À l'approche de la belle saison, la presse régionale se fait régulièrement l'écho de ces conflits : « *Animation nocturne ; halte au bruit* » ; « *Les nuits de la discorde* » ; « *Une ville si belle sans décibels* » ou « *Nuisances sonores : difficile de s'entendre* ». On aurait également pu prendre l'exemple de la prostitution, activité principalement nocturne localisée le long de certains axes routiers qui occasionne des conflits avec de nombreux riverains qui craignent autant le bruit que l'image négative du quartier induite par ce commerce. Ce type de conflits entraîne souvent des mutations : fuite des résidents ; déplacement des lieux de loisirs vers la périphérie à l'exemple des activités ludiques (discothèques, complexes cinématographiques...) qui se développent autour de la petite ville de Brumath. Les autorités tentent de les réguler grâce à de nouveaux règlements, à l'exemple des arrêtés municipaux sur le bruit à Barr¹ et Strasbourg, mais également par la mise en place de brigades spéciales comme celle de l'environnement à Strasbourg ou le lancement de campagnes de communication invitant les noctambules à respecter le sommeil des autres.

On peut évoquer un troisième type de conflit : les violences urbaines.

1. Un arrêté municipal n° 667, en date du 4 août 1998, interdit la circulation des deux roues après 22 h dans la commune de Barr dans le Bas-Rhin.

Figure 27 – Agglomération de Strasbourg.
Véhicules incendiés (mars 97 – fév. 98)



Source : Corps mixte des Sapeurs Pompiers de la CUS – 1998.

Figure 28 – Agglomération de Strasbourg.
Véhicules incendiés (mars 97 – fév. 98)

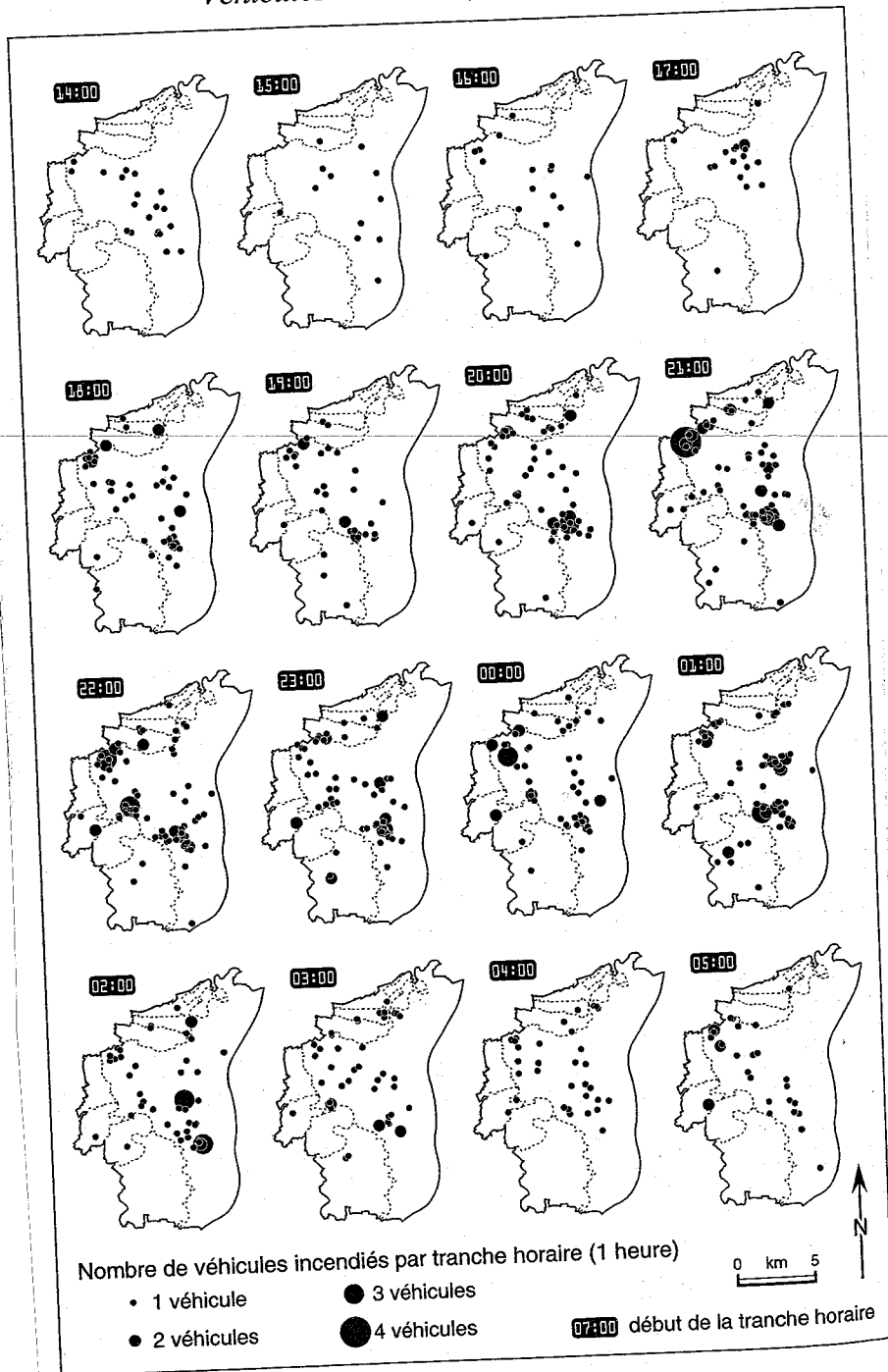
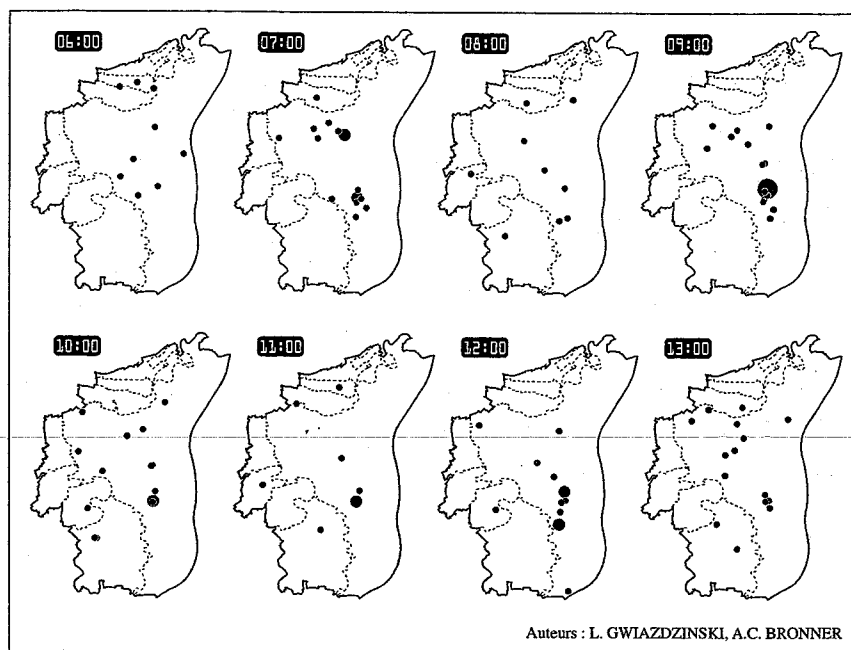


Figure 28 – Agglomération de Strasbourg.
Véhicules incendiés (mars 97 – fév. 98) (suite)



Source : Corps mixte des Sapeurs Pompiers de la CUS – 1998.

Violences urbaines dans les quartiers périphériques

Par ce terme, les spécialistes ont convenu de désigner des actions faiblement organisées de jeunes agissant collectivement contre des biens et des personnes, en général liées aux institutions, sur des territoires disqualifiés ou défavorisés. Il s'agit surtout de feux de voitures et autres dégradations (figures 27 et 28). Ces violences concernent particulièrement les quartiers périphériques le plus souvent au moment où l'encadrement social naturel a disparu, c'est-à-dire à la nuit tombée et plus généralement entre 22 heures et 1 heure du matin. Les médias jouent souvent un rôle d'amplificateur de ces violences. Nous avons parlé de « caisse de résonance » (Dhume, Gwiazdzinski, 1997). Ces conflits stigmatisent certains espaces et contribuent à ériger des frontières infranchissables entre quartiers d'une même ville. Ces brasiers toujours spectaculaires excitent les imaginations et suscitent la peur. On peut les considérer comme de simples actes de délinquance ou comme de nouvelles formes de manifestations de révoltes nocturnes. Le plus souvent juvéniles, elles correspondent à une nouvelle forme de conquête de la nuit

urbaine ou de l'espace public par des populations qui jusqu'il y a quelques années encore, étaient cantonnées dans les appartements, passée une certaine heure. On peut parler d'une nouvelle forme d'appropriation de l'espace urbain nocturne, d'un rite, d'une pratique sociale nouvelle qui colonise la nuit, l'espace public de certains quartiers.

Le plaisir de la métaphore

Il est plaisant de poursuivre un instant la comparaison avec les fronts pionniers. On constate que comme l'ouest américain, la nuit reste peu explorée et balisée. Semblable à la conquête de l'ouest, la conquête de la nuit urbaine fait rêver ; elle a ses bandits et ses héros, ses chantres et ses figures légendaires. L'espace nocturne est relativement enclavé, difficilement accessible et praticable, et les conditions naturelles y sont souvent plus difficiles (moustiques, fraîcheur, humidité, absence de clarté...). Comme tous les fronts pionniers, la frange nocturne de la ville est une caricature de la société où certaines fonctions sont survalorisées et d'autres absentes : la population est fortement masculine et plutôt jeune et les valeurs triomphantes sont celles de la virilité plus que celles de l'intimité ; les solidarités sont plus fortes et l'on a souvent tendance à se regrouper (covoiturage, déambulation en groupes...) ; la consommation d'alcool et de stupéfiants est importante ; les règles et les lois sont un peu différentes ; le pouvoir est lointain ou absent ; de nombreux services publics sont fermés ; le contrôle policier n'est visible qu'à des points stratégiques ; on y trouve le jeu, la prostitution et les « lieux de perte » ; les biens de consommation sont plus rares et plus chers. Comme les forts de la conquête de l'ouest ou les villes du Moyen Âge entourées de remparts, les avant postes (bars, discothèque...) de la nuit urbaine sont bien gardés par les vigiles et autres videurs, relayés dans l'espace public par les forces de l'ordre qui patrouillent et, dans de nombreuses cités du monde anglo-saxon, par des systèmes de surveillance électronique. Au-delà de l'espace public, les habitations des populations les plus aisées se transforment petit à petit en forteresses. Après 20 heures, les portes blindées sont fermées, les alarmes branchées et les chiens de garde aux aguets. C'est un peu comme si les remparts de la cité du Moyen Âge avaient éclaté et s'étaient déplacés vers les habitations et l'espace privé. Bien qu'il existe une violence apparente et un fort sentiment d'insécurité, l'ambiance de liberté individuelle – magnifiée par les poètes – reste largement répandue. Quant à l'économie, dernier élément anecdotique, l'argent circule souvent de la main à la main.

On peut encore filer la métaphore et anticiper – comme nous l'avons fait lors d'un appel à utopie lancé par la DATAR et le Cercle pour l'aménagement du territoire – en imaginant un projet sur le thème des « territoires de l'ombre » (Aghina, Gwiazdzinski, 1999). Comme pour la conquête de l'ouest, une fois passés les temps héroïques des pionniers, une fois l'espace-temps reconnu et balisé par les activités, on verrait alors apparaître deux comportements extrêmes :

– celui du tout protection avec la création de véritables *réserves de nuit*, endroits protégés où le citoyen épuisé viendra se ressourcer dans la nuit d'avant, une nuit mythifiée de calme et de repos. Le parallèle avec les parcs naturels peut faire sourire mais la signature en 1992¹, d'une Charte sur la protection du ciel nocturne à l'Unesco, faisant de la voûte céleste un patrimoine mondial, invite à la prudence.

– celui du développement à outrance où les pouvoirs publics chercheraient à favoriser l'activité économique en mettant en place les infrastructures et les dessertes nécessaires, voire en créant des *zones franches de nuit* et des aides aux entreprises qui se développeraient la nuit. Là aussi, les expériences de desserte nocturne par les transports publics qui se développent actuellement dans de nombreuses villes vont dans ce sens.

Conclusion

Nous nous étions proposé d'identifier de nouvelles frontières urbaines. En nous appuyant sur quelques éléments proposés par Armand Frémont, on a bien retrouvé dans la nuit urbaine les notions de conquête, de conflit, de discontinuité et un mouvement permettant de qualifier la frontière ou le front pionnier. La métaphore est séduisante et présente l'avantage de s'accommoder de certaines contradictions en les rendant plus faciles à appréhender. Comme tout exercice de ce type, il a ses limites et oblige le chercheur à dépasser les premiers constats et le cadre strict de la géographie pour ouvrir une réflexion plus large. La conquête progressive de la nuit urbaine questionne nombre de nos concepts géographiques, dont ceux d'espace, de pouvoir ou de territoire. On a vu avec Armand Frémont (1976) que le territoire était non seulement un espace économique mais aussi un espace écologique, juridique et un espace vécu, vu et ressenti. La nuit urbaine ne correspond à aucun des types mis en

1. Réunion internationale d'astronomes sur « les impacts défavorables de l'environnement sur l'astronomie », 30 juin/2 juillet 1992, UNESCO, Paris.

avant : *territoires fluides* dans lesquels les habitants se déplacent en fonction des conditions écologiques ; *territoires enracinés* dans lesquels l'homme tisse des liens étroits avec un lieu qu'il s'est approprié et qu'il a limité, ou *territoires des espaces industriels* marqués par la fonctionnalisation des espaces de production et leur répartition dans des lieux différents et interchangeable. De façon très provisoire, on pourrait proposer d'appréhender la nuit urbaine en terme d'*espace vécu, éphémère et cyclique*. C'est un type d'occupation que l'on retrouve un peu à une autre échelle, celle des saisons, et sur d'autres continents, notamment dans certaines sociétés rurales africaines.

La seule ambition de cet exposé était d'inviter chacun d'entre nous à s'interroger sur la nuit, dimension oubliée de la ville et d'ouvrir cet espace-temps à l'investigation. Nous avons suivi le conseil de Roger Brunet (1992) déclarant que « *c'est à la frontière entre sciences que se produisent beaucoup de découvertes, dans des zones mal éclairées* ». La nuit est également une nouvelle frontière pour le chercheur. On ne pouvait rêver plus belle ambition : faire le jour sur la nuit. La question est politique : quelle société, quelle ville et quelle vie voulons-nous ? C'est un enjeu pour les collectivités et notamment les villes qui doivent penser un aménagement du territoire dans l'espace et dans le temps afin d'éviter le développement des conflits, la ségrégation temporelle et les effets négatifs du « *temps sécateur* » qui sépare les groupes et les individus, pour apporter une réponse continue aux besoins des habitants. C'est un enjeu pour nous tous enfin. Ces évolutions renvoient immanquablement à la notion de citoyenneté ou de droit à la ville en continu. Et là chacun redevient schizophrène : le *consommateur* réclame une offre continue alors le *producteur* souhaite garder une vie équilibrée et éviter de travailler la nuit.

Les centralités nocturnes sont éphémères et mouvantes, bien plus que les centralités diurnes. Elles marquent pourtant considérablement les espaces urbains. Les animations nocturnes et leurs localisations évoluent sous la forme de fronts autour desquels surgissent des conflits entre des populations qui vivent des rythmes différents. Comme le montre l'exemple de Strasbourg, mais aussi l'étude sur les frontières-ville européennes qui lui succède, les articulations entre changements techniques et modes de vie transforment nos sociétés urbaines et par là même génèrent de nouvelles confrontations inhabituelles jusqu'à présent.